

Irène Aghion, Mathilde Avisseau-Broustet et Alain Schnapp (dir.)

Histoires d'archéologie. De l'objet à l'étude

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Naissance des savoirs antiquaires

Alain Schnapp

DOI : 10.4000/books.inha.2755
Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2009
Date de mise en ligne : 5 décembre 2017
Collection : Panoramas
EAN électronique : 9782917902721

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2009

Référence électronique
SCHNAPP, Alain. *Naissance des savoirs antiquaires* In : *Histoires d'archéologie. De l'objet à l'étude* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2009 (généré le 16 mai 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/inha/2755>. ISBN : 9782917902721. DOI : https://doi.org/10.4000/books.inha.2755.

Ce document a été généré automatiquement le 16 mai 2023.

Naissance des savoirs antiquaires

Alain Schnapp

1 L'antiquaire aujourd'hui, dans le langage courant, est un marchand d'objets anciens, un connaisseur qui offre au public des œuvres qu'il est capable d'identifier et d'attribuer à une période ou un courant artistique. Pourtant, l'antiquaire, au sens latin du terme, a été bien plus que cela : un collectionneur d'antiquités, un personnage qui se soucie de toutes les traces du passé et qui s'emploie à les interpréter. Pendant des siècles et même des millénaires, si l'on considère comme il se doit les civilisations du Proche et de l'Extrême-Orient, il a été, bien avant l'historien, un médiateur entre le passé et la société.

2 Le projet Archives de l'Archéologie Européenne (AREA) s'est attaché depuis sa fondation, en 1999, à retracer les étapes de la constitution de l'archéologie en Europe et à inventorier les fonds d'archives qui s'y rapportent. La présente exposition, qui se tient en parallèle avec le bilan du dernier des projets AREA (2006-2008)[1], s'attache à montrer quelques exemples des chemins qui ont mené les antiquaires à jeter les bases de l'archéologie au sens moderne du terme. Il n'est pas indifférent qu'elle soit présentée dans la galerie Colbert.

Un lieu et une tradition

3 Grâce à la détermination de Michel Laclotte, la galerie Colbert est devenue un lieu d'études, de rencontres et d'échanges ouvert à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art, un monument qui s'inscrit dans la vie intellectuelle de la cité. La galerie Colbert offre désormais un cadre confortable à la recherche et à l'enseignement d'une discipline qui, sans se séparer de l'histoire, a su trouver son autonomie. La chance a voulu que cette rénovation profite d'un lieu qui avait sa propre tradition. Bâti en 1634, l'hôtel Baudru est devenu l'hôtel Colbert, résidence du célèbre ministre, puis immeuble de rapport, écurie du duc d'Orléans avant d'être transformé en galerie en 1826 et d'être acquis par la Bibliothèque nationale en 1975. L'immeuble a connu des vicissitudes, mais il a été lié dans sa longue histoire à celle des collections royales et nationales, qu'il s'agisse de livres ou d'objets rares. En réunissant, dans une exposition consacrée à la

naissance des savoirs antiquaires, des objets, des archives et des livres provenant des collections du Cabinet des médailles et antiques (aujourd'hui département des Monnaies, médailles et antiques) et de la bibliothèque fondée par Jacques Doucet, il nous semble rendre un hommage dû au *genius loci.* La galerie Colbert est en effet au cœur d'un quartier qui depuis le XVII^e^ siècle a été la résidence de grands collectionneurs et d'érudits qui trouvaient auprès de la Bibliothèque royale un cadre propice à leur curiosité et à leur sociabilité.

Figures de l'antiquaire

4 La collection au XVII^e^ siècle à Paris, comme l'a montré Antoine Schnapper[2], n'est pas que l'expression d'une curiosité parfois gloutonne pour ce qui est rare, ancien et précieux. Elle est une manifestation privée d'une passion, d'une volonté de connaissance qui est aussi une aventure publique au travers des salles de vente, de l'édition de catalogues, de l'apparition d'une littérature savante inconcevable sans l'existence des collectionneurs, des dessinateurs et des érudits. Cet engouement, à son tour, facilite le développement des collections royales et l'émergence d'une éthique antiquaire qui favorise l'accès du public aux objets et aux monuments. L'histoire des collections est donc inséparable de la naissance d'une culture savante qui s'applique à attribuer les objets à des classes bien définies, à établir leur lieu et leur date de fabrication. Le Cabinet des médailles et antiques a été le creuset en France de l'avènement d'un nouveau type de savoir qui tente de discipliner le passé. Les antiquaires de la Renaissance avaient jeté un pont entre la tradition écrite de l'Antiquité, l'observation des monuments, la récolte des monnaies anciennes et des inscriptions. Ils avaient compris que la description attentive du paysage constituait une étape décisive en vue d'une exploration du passé qui ne pouvait se limiter à la seule tradition textuelle. Les antiquaires de l'âge de raison, et tout particulièrement Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637), voyaient dans la collection d'objets antiques un outil destiné à mieux décrire, mesurer et analyser les vestiges du passé. Distinguer les objets produits par la nature de ceux conçus par les hommes, être aussi attentif que possible au lieu et aux conditions de leurs découvertes sont pour lui des précautions indispensables à l'exercice même de la curiosité antiquaire. Entendue ainsi, la collection n'est pas une fin mais un moyen, un outil au service de l'exploration du passé.

5 La curiosité pour le passé et la passion de la collection peuvent prendre des formes bien diverses. Certains antiquaires ne s'intéressent qu'à leur ville et à leur région, d'autres développent une curiosité plus générale pour certaines classes d'objets, monnaies, inscriptions, statues, parfois même vases ou outils. D'autres enfin, comme Peiresc, sont mus par une curiosité universelle. La pratique antiquaire des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles se caractérise par une extrême diversité d'approche et de pratiques. La plupart des collectionneurs d'antiquités romaines et grecques ont recours à des marchands très nombreux à Rome et dans les grandes villes italiennes. Il s'agit souvent d'aristocrates ou de nobles de robe qui, durant leur « grand tour », jettent les prémisses des collections qui orneront leurs demeures à la fin de leurs voyages. D'autres, d'origine sociale plus humble, médecins, membres du clergé ou simples bourgeois, se contentent de recueillir avec détermination les antiquités qui surgissent sur leurs terres ou celles de leurs voisins. Cela les conduit parfois à commencer de véritables fouilles : la plus ancienne documentation qui nous soit parvenue est le relevé d'une tombe gallo-

romaine qui décrit la fouille entreprise par un certain Gilles de Busleyden[3] dans ses terres près de Bruxelles. L'originalité de ce type d'antiquaire est de porter un intérêt qui ne se limite pas aux objets eux-mêmes. L'excitation de la découverte, leur désir de comprendre la relation entre les objets et le sol qui les recèle les rendent attentifs à ce qui paraît secondaire à de plus riches et de plus ambitieux collectionneurs. Busleyden, comme son contemporain Nicolas Marshalk[4] dans la lointaine Thuringe, s'emploie à décrire avec précision le lieu de la découverte, la position des objets dans les couches qui l'entourent. Ils ne sont certes pas les premiers à pratiquer des fouilles, ils sont cependant les seuls à considérer le sol non comme le réceptacle d'un trésor, mais comme un gisement dont l'observation peut contribuer à une meilleure connaissance de l'objet ou du monument. La nature du terrain, la présence éventuelle de couches que l'on peut distinguer les unes des autres constituent des éléments d'information précieux. On rencontre cette approche, qu'on peut qualifier de « pré-stratigraphique », chez nombre d'érudits du XVI^e^ siècle, comme Flaminio Vacca[5] en Italie ou le célèbre Basile Amerbach, qui organise pour le compte de la ville de Bâle l'exploration de la cité romaine d'Augst[6]. Le XVI^e^ siècle constitue indéniablement un moment décisif pour l'émergence de cette catégorie d'antiquaires qu'on peut qualifier d'« hommes de terrain ». Ils mènent des fouilles qui leur permettent de recueillir des données autrement inaccessibles et ils entreprennent parfois de théoriser leurs observations.

6 En Grande-Bretagne, en Allemagne, en Pologne et en Scandinavie, ces antiquaires sont plus nombreux qu'ailleurs. Sans doute parce que les antiquités qu'ils découvrent sont plus surprenantes et bien plus difficiles à interpréter que celles dont disposent leurs collègues d'Italie et des pays romanisés. Dans le nord de l'Allemagne et au-delà, les inscriptions latines, les statues des dieux olympiens, les monnaies romaines sont rares ou inexistantes. La conquête du passé ne procède pas du développement de grands systèmes d'interprétation historique. Elle dépend souvent d'observations minutieuses, de techniques de dégagement attentives, d'une volonté têtue de faire parler les choses et les monuments. Peiresc exigeait de ses correspondants une attention aussi vive à la matière qu'au style, à la nature du monument qu'à son environnement. Son contemporain danois Ole Worm a jeté les bases d'une typologie des antiquités de la Scandinavie en appliquant les mêmes règles et les mêmes stratégies non plus à des sites ou des monuments exceptionnels qui lui étaient signalés par ses correspondants, mais à une cartographie de l'ensemble des sites archéologiques du Danemark et de la Norvège[7]. On le voit, la découverte du passé, la mise au point de protocoles d'observation et l'excavation du sol constituent une vaste aventure internationale qui ne se développe pas selon une ligne régulière et ascendante, mais au détour de trajets sinueux, d'observations novatrices, parfois même grâce à la redécouverte des pages d'un manuscrit oublié. Le cas le plus fameux est sans doute celui de l'antiquaire britannique John Aubrey dont le manuscrit (*Monumenta Britannica*) constitue le manifeste le plus raisonné et le mieux illustré d'une méthode qu'il qualifie lui-même d'« algébrique », pour explorer le passé le plus lointain, si lointain « qu'aucun texte ne le peut atteindre[8] ».

Le conflit entre iconographie et topographie

7 Une chose malgré tout est évidente dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle : la recherche du passé se fait partout en Europe plus systématique et plus savante. Elle a débordé les

limites de l'Italie, de la France, de l'Espagne et du sud de l'Allemagne pour s'imposer jusqu'en Écosse, en Norvège et en Moscovie. Elle s'est ouverte à tous les types d'antiquités, elle s'intéresse autant aux objets qu'au sol, elle n'hésite pas à s'interroger sur des monuments qui n'ont pas leur place dans la tradition écrite, comme les « pierres de foudre » ou les mégalithes. Ce qui manque donc, c'est une synthèse, un ouvrage qui présente l'Antiquité comme un tout facilement accessible à qui veut rassembler le passé en un ensemble intelligible. À Rome déjà, Cassiano dal Pozzo (1588-1657)[9] avait eu l'idée de fonder un « *museo cartaceo* », un musée de papier qui puisse procurer au monde savant une image raisonnée des curiosités tant naturelles que culturelles contenues dans les grandes collections savantes. Dal Pozzo était fidèle à l'idéal universel de la Renaissance, en tentant de produire une sorte d'encyclopédie illustrée, mais, comme celle de Peiresc, son œuvre était restée non publiée. Conscient des difficultés rencontrées par ses brillants prédécesseurs, Bernard de Montfaucon (1655-1741)[10], un bénédictin de la fameuse congrégation de Saint-Maur, s'attaque à un projet plus restreint mais tout aussi ambitieux. *L'Antiquité expliquée* (fig. 1)se veut un manuel illustré de tout l'héritage de l'Antiquité, qui présente en un corpus systématique toutes les classes de monuments ou d'objets antiques disponibles dans les collections savantes ou observables sur les sites des habitats anciens. Certes, pour Montfaucon, l'Antiquité est d'abord grecque et romaine mais, au fil de son enquête, il n'hésite pas à faire place aux antiquités du Nord. Montfaucon n'est pas un homme de terrain, il n'observe pas directement le sol et ne s'engage pas dans des excavations, mais il collectionne avec détermination tous les témoignages et les dessins qui lui sont fournis par ses contemporains. Il tisse ainsi, à travers la France et l'Europe, un vaste réseau d'informations et d'échanges qui lui permet de réunir une documentation exceptionnelle qu'il se donne les moyens de publier, grâce au soutien sans faille de l'ordre bénédictin. Montfaucon ne cherche pas à être original ou ingénieux, il s'emploie à mettre de l'ordre dans le fouillis des connaissances, à répondre à des attentes documentaires susceptibles de donner aux antiquaires des moyens de comparaison et d'identification des monuments et des objets. *L'Antiquité expliquée* fut un véritable succès de librairie car elle offrait à la communauté savante un outil jusque-là inédit qui permettait de disposer, pour chacune des grandes classes d'objets anciens, d'exemples types tout autant que des citations des auteurs anciens qui s'y référaient. L'œuvre de Montfaucon est cependant contradictoire : elle offre un système, mais elle néglige les composantes. Le savant bénédictin n'a pu observer directement les objets qu'il publie, il dépend de ses correspondants pour la description matérielle et les contextes, il n'est pas en mesure de vérifier la qualité des dessins et des gravures qui lui sont communiqués.

1. Pl. CLXVII : coupe des Ptolémées, du Trésor de Saint-Denis Bernard de Montfaucon
Publiée dans *Antiquité expliquée*, t. I, 2e partie, 1719.



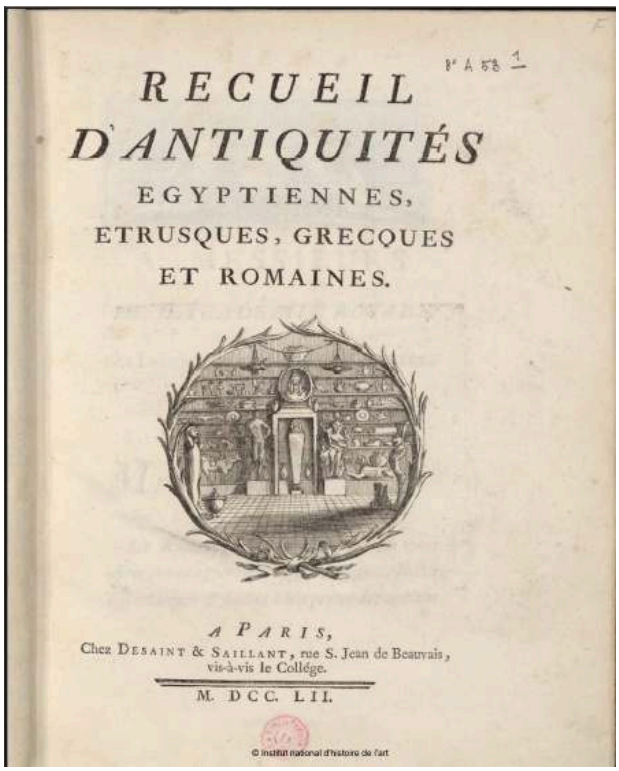
Bibliothèque de l'INHA.

8 Face aux découvertes toujours plus nombreuses, aux fouilles qu'entreprennent dans toute l'Europe des esprits curieux et aux grands dégagements comme ceux du Palatin ou des cités enterrées du Vésuve, un besoin de précision et d'attention systématique se fait jour. Montfaucon ne pouvait rendre compte des conditions de découverte, il ne s'intéressait guère à la nature des gisements archéologiques. Des hommes comme Francesco Bianchini à Rome, William Stukeley en Grande-Bretagne, Andreas Albert Rhode en Allemagne, Olof Rudbeck en Suède suivent une autre voie qui donne plus de place à l'exploration du sol, à la description minutieuse des paysages et des sites, à la publication d'ensembles cohérents de provenance bien attestée, bref à la topographie plus qu'à la typologie, le classement des séries par affinité qui dicte son plan à Montfaucon. La science antiquaire est ainsi traversée par des courants contradictoires qui aboutissent à des découvertes bien différentes. Quand les uns classent systématiquement les œuvres en grandes séries illustrées, d'autres tentent d'établir des chronologies qui s'appuient sur les contextes de découverte, sur les faciès locaux ou régionaux, sur la distribution des monuments dans l'espace.

9 Le Cabinet des médailles et antiques est ainsi un observatoire privilégié pour comprendre l'évolution des pratiques antiquaires en France et en Europe. Il nous permet de voir comment les trouvailles fortuites, mais aussi parfois les fouilles systématiques modifient la conception même du savoir archéologique. Le dépassement progressif de l'idée de « musée de papier », au sens que Montfaucon donne à son œuvre, est la conséquence de cette évolution qui cherche à dépasser la contradiction entre le savoir typologique et le savoir topographique. Le projet du comte de Caylus (1692-1765)[11], l'un des plus actifs promoteurs de l'expansion des collections du Cabinet

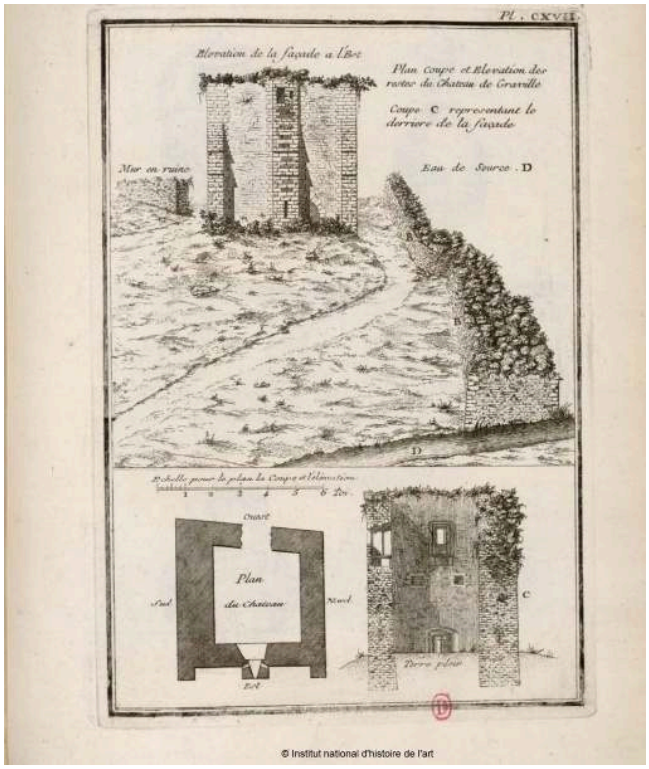
des antiques, relève de ce mouvement des idées et de ce changement du goût. L'image et le dessin ne sont plus des fins mais des moyens. Ils doivent ressortir d'une observation scrupuleuse et d'une relation directe entre l'antiquaire et l'objet : en bref, d'une autopsie qui garantit la vérité et la précision de la publication. Le *Recueil* (fig. 2 et 3) de Caylus prend le contre-pied de *L'Antiquité expliquée* de Montfaucon. Caylus veut construire la science du passé sur un appareil précis qui s'inspire de la physique, du laboratoire, de l'expérience. Montfaucon partait de l'image, Caylus part du monument qui doit être appréhendé comme une réalité matérielle, qui doit être mesuré et pesé. Certes, Caylus n'est pas plus un homme de terrain que son prédécesseur, mais il mobilise directement ces observateurs privilégiés du paysage que sont les intendants et les ingénieurs du roi. Ceux-ci, du fait de leurs fonctions ou de leur métier, sont amenés à organiser, à contrôler et à observer les excavations provoquées par la construction des routes et des fortifications. En Italie, les dégagements d'Herculanum puis de Pompéi démontrent que l'Antiquité est un vaste territoire qu'il est possible d'explorer et de ramener à la lumière au prix d'explorations systématiques, de relevés, de procédures de conservation et de restauration. En France, sur des sites moins spectaculaires mais à l'échelle du royaume, les antiquaires à la suite de Caylus se font les porteurs d'une nouvelle stratégie d'observation qui fait du contexte des trouvailles et de leur description systématique le cœur du travail antiquaire.

2. Comte de Caylus, *Recueil d'Antiquités…*, t. I, 1752, page de titre avec image d'un cabinet d'amateur.



Bibliothèque de l'INHA.

3. Pl. CXVII : château médiéval de Graville, dans la Somme, considéré au XVIIIe siècle comme une construction de Jules César
Publiée dans Comte de Caylus, *Recueil d'Antiquités…*, t. IV, 1761.



Bibliothèque de l'INHA.

10 Le vaste mouvement de description, de prospection et d'excavation du sol qui se développe à la fin du XVIIIe siècle est le prélude d'une nouvelle discipline, née des savoirs antiquaires, mais qui s'émancipe de la tradition textuelle ou iconographique pour analyser les objets comme des ensembles matériels qu'il importe de prendre en charge globalement[12]. Les documents et les objets présentés dans le cadre de cette exposition entendent rendre compte de cette longue et difficile aventure qui débouche sur la fondation d'une discipline autonome : l'archéologie, qui se distingue de la science antiquaire en ce qu'elle considère les objets non comme des reliques, mais comme des témoignages du passé qu'il faut traiter dans leur contexte stratigraphique, typologique et technique. Bref, elle contribue à transformer la conquête du passé en un savoir universel.

NOTES

1. Pour une vue d'ensemble du projet AREA voir : *Les Nouvelles de l'archéologie*, « Archives de l'archéologie européenne (AREA) », n° 110, nov. 2007, et Nathan Schlanger et Jarl Nordbladh éd., *Archives, Ancestors, practices, Archaeology in the light of its history*, New York-Oxford, 2008. Voir aussi http://www.area-archives.org/data.html.

2. Antoine Schnapper, *Le Géant, la Licorne et la Tulipe*, Paris, Flammarion, 1988.

3. Ce dossier est publié par Marie-Madeleine Fontaine dans son édition des *Anciennes pompes funéralles* de Jean Lemaire de Belges, Paris, Société des textes français modernes, 2002.

4. Sur tout ceci voir Alain Schnapp, *La Conquête du passé : aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré, 1993, p. 142.

5. *Ibid.* p. 201.

6. Voir le manuscrit de Basile Amerbach conservé à la Bibliothèque universitaire de Bâle (O, IV, 11), et Karl Stehlin, *Bibliographie von Augusta Raurica und Basilia. Baseler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, X, Bâle, 1911, p. 38-46.

7. Alain Schnapp, *La Conquête du passé: aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré, 1993, p. 160-167.

8. John Aubrey, *Monumenta Britannica*, Milton Port, R. Legg et J. Fowles éd., 1980-1982.

9. Ingo Herklotz, *Cassiano dal Pozzo und die Archäologie des XVIIten Jahrhundert*, Munich, 1999.

10. Elena Vaiani, *L'Antiquité expliquée di Bernard de Montfaucon : metodi e strumenti dell'antiquaria settecentesca,* dans *Dell'antiquaria e dei suoi metodi*, Pise, Scuola normale superiore, 1998, p. 155-175.

11. Voir Irène Aghion, dir., *Caylus mécène du roi : collectionner les antiquités au XVIII^e^siècle*, Paris, INHA, 2002.

12. Voir maintenant le livre de Pierre Pinon : *Pierre Adrien Pâris (1745-1819), architecte, et les monuments antiques de Rome et de la Campanie*, Rome, École française de Rome, 2007.